

Avant-propos au
Portrait du père Lagrange
Celui qui a réconcilié la science et la foi

par Jean Guitton¹, de l'Académie française

Éditions Robert Laffont, 245 pp. Paris, 1992.

Et le Verbe s'est fait chair

J'ai écrit cet ouvrage à la demande du pape Jean-Paul II. Le 12 décembre 1990, le Saint-Père m'écrivait, de Castel Gandolfo :

« Vous êtes en train d'écrire un livre sur le père Lagrange afin de préparer sa canonisation. C'est moi qui vous ai chargé de ce travail. »

Les évêques de la région apostolique Provence-Méditerranée se sont unis à Mgr Joseph Madec, évêque de Fréjus-Toulon, pour l'introduction de la « cause en canonisation » du père Marie-Joseph Lagrange, le 19 mars 1990².

En 1671, Leibniz (qui fut l'un des plus grands penseurs de l'Occident) avait écrit ces lignes prophétiques : « La plus profonde science religieuse est aujourd'hui le besoin nécessaire. Pourquoi ? Parce qu'un siècle philosophique commence où, par le cours naturel et légitime des choses, un plus grand souci du vrai va se répandre, en dehors des écoles, dans l'esprit des hommes de tous les états. »

Problème et mystère de Jésus

Entre tous les personnages que nous révèle l'histoire, Jésus est celui qui unit le plus mais aussi qui divise le plus. Aux yeux des croyants, Jésus n'a pas seulement une réalité historique : il est « Celui en qui se déploie toute l'histoire », « Celui par qui les siècles ont été faits. » Il est Dieu ; il est Dieu fait homme. Il est le *Verbe-fait-chair*.

Pour les autres, Jésus n'est jamais qu'un obscur prophète juif, qui a été l'objet d'un mythe.

Tant qu'il y aura des intelligences et des cœurs sur cette planète, Jésus demeurera, comme le disait Goethe, *un problème pour celui qui pense*. Et plus encore, comme le disait Pascal, *un Mystère pour celui qui croit*.

Ce dialogue entre Goethe et Pascal se poursuivra jusqu'à la fin des temps, sous des formes changeantes, selon les langages et les mentalités. À cause des progrès de la culture, le problème de Jésus est plus dramatique que jamais, en cette fin du XX^e siècle après sa venue en ce monde.

¹ [Jean Guitton (1901-1999), philosophe et écrivain français.]

² Le 4 juillet 1991, à l'occasion de mes quatre-vingt-dix ans, le pape m'écrivait : « Je suis heureux d'apprendre que vous venez d'achever la rédaction de votre livre sur le père Lagrange ; j'aurai plaisir à découvrir un essai qui aidera nos contemporains à reconnaître dans ce religieux un précurseur de l'exégèse et une grande figure de l'Église.

Le problème de Jésus devant l'intelligence

Dès l'enfance, j'ai trouvé sur ma table « à la clarté des lampes » les « écrits » qui devaient me faire connaître Jésus. J'ai appris par cœur certains passages de ce que les chrétiens appellent « l'Écriture ». Comment aurais-je pu éviter de me poser, dès la huitième année, la question de la véracité de l'Écriture, lorsqu'elle raconte « la vie de Jésus » ?

Étudiant, j'avais décidé d'aller consulter les compétences dès que cela me serait permis. L'une de ces « compétences » se nommait le père Lagrange. Hélas ! Lagrange habitait Jérusalem. D'ailleurs, par prudence autant que par non-conformisme, je ne voulais pas me limiter aux seuls exégètes chrétiens. Je désirais interroger aussi (et plus encore) les maîtres de négation. C'est pourquoi je suivais les cours de Loisy au Collège de France.

Ce que désirais repérer dans le système de chaque exégète – qu'il fût favorable ou défavorable à Jésus –, c'était sa manière de raisonner, sa dialectique, sa *méthode*. Cette curiosité nous est commune en Europe, depuis le fameux *Discours* de Descartes sur la *méthode*. Ce fut aussi, en ce XX^e siècle, le thème de Paul Valéry, lorsqu'il écrivit un subtil traité sur « La méthode de Léonard de Vinci ».

Et c'était aussi l'idée de ce génial précurseur américain, Edgar Poe, lorsqu'il exposait comment, sans aucune inspiration, on peut composer *par calcul* le plus beau des poèmes.

Car il est doux de voir fonctionner une machine (un minitel, un ordinateur, un satellite), en examinant avant tout son *mécanisme*. Trois siècles avant notre ère, Aristote avait défini les différentes manières de raisonner. Il les avait appelées des « figures ». Et il avait constitué la *logique formelle*. Dans ma jeunesse, on enseignait cette logique aux futurs bacheliers. Je m'y étais exercé. Dans cet esprit, j'ai tenté d'établir une « logique de Jésus » qui définirait l'attitude permanente, intemporelle, de l'intelligence en face de l'énigme posée par Jésus.

Cette *logique* de Jésus sera toujours présente en sourdine dans ces dialogues avec le père Lagrange. Le père était philosophe, disciple de saint Thomas par sa profession dominicaine. Mais il avait renoncé à son attrait pour la philosophie, afin de se consacrer à l'érudition, à l'archéologie, aux fouilles, à l'*histoire de Jésus sur la terre*. Lorsque je causais avec Lagrange l'érudit, je m'imaginais être Socrate écoutant Thucydide. Ou, pour prendre un exemple moderne, je me comparais à un Descartes géomètre et logique qui eût recueilli les propos de Richard Simon, ou la pensée de Pascal.

Et, comme dans une longue amitié, les mêmes entretiens réapparaissent, sur les mêmes thèmes ; comme les combats d'un stratège se ressemblent (Napoléon prétendait n'avoir rien appris depuis sa première bataille) ; comme nos destinées répètent un seul *point indivisible* ; comme un écrivain ne dit jamais qu'une seule chose ; comme l'Église ne se connaît à travers les conciles qu'en définissant ce qu'elle n'est pas, sans pouvoir exprimer son mystère, ce livre-ci se recommence à la manière des vagues et des écumes, pour poser sans cesse un seul problème : celui de la vérité *historique* de Jésus.

Jésus devant l'intelligence

Mais Jésus n'est-il pas un *mythe* ?

J'ai lu Alain ; j'ai causé avec son plus parfait disciple : André Maurois. L'un et l'autre avaient pour la personne de Jésus une vive admiration. L'un et l'autre pensaient, comme Renan l'avait appris à tous les gens de son temps, que Jésus était le plus beau des enfants des hommes ; que sa légende est la source de notre civilisation ; que tout ce qui se fait en dehors de Jésus sera stérile ; que Jésus a fondé la religion de l'humanité (comme Socrate a fondé la philosophie, comme Aristote a fondé la science) ; que Jésus est un « homme de proportions colossales » ; que Jésus est l'être sublime qui, chaque jour, préside au destin du monde ; que Jésus mérite d'être appelé divin, car il a fait faire à son espèce les plus grands pas vers le divin ; et que sa légende provoquera des larmes sans fin ; que tous les siècles proclameront qu'entre les fils de l'homme, il n'y en a pas eu de plus grand que Jésus.

Mais « que l'on ne me fasse pas admettre que cette histoire *est arrivée* ». Cela, me disait André Maurois, je ne le puis.

Examinons cette attitude de l'intelligence. Et ne craignons pas d'exprimer tout haut ce qu'elle suppose tout bas.

La foi proclame que Jésus a repris vie après sa mort, qu'il est « ressuscité ». Cette foi se fonde sur le *témoignage* d'un petit nombre de personnes.

Pour ceux qui ne croient pas (quel que soit leur motif), Jésus n'est jamais qu'un homme mal connu, d'où est issue la chronologie qui nous gouverne encore. Dans cette perspective, Jésus est un accident de l'histoire, un point quelconque de la circonférence. Mon ami le Dr Couchoud, qui poussait son raisonnement jusqu'à l'absurde, prétendait que Jésus n'avait pas proprement *existé*. Il admettait tout le *Credo*, sauf les mots « *sous Ponce Pilate* ». Pour tant de nos contemporains, Jésus n'est jamais que l'Humanité peinante, priante, souffrante, *projetée* sur l'écran de l'histoire. En adorant Jésus, c'est l'homme qui adore l'homme : *Homo hominans*.

L'opinion de Renan, d'Alain, de Maurois est que cette foi repose sur une erreur ; qu'elle est indigne de l'intelligence ; que, si elle se présente comme issue d'un témoignage, c'est un témoignage faux, et peut-être un faux témoignage ; que, comme le pensait saint Paul parlant de lui-même, le chrétien trompé sans le savoir, trompeur sans le vouloir, est le plus malheureux des hommes, étant le moins raisonnable.

Renan, qui était loyal, a vu l'enjeu. Dans la préface à la *Vie de Jésus*, il a eu le courage d'écrire : « Si le miracle a quelque réalité, mon livre est un tissu d'erreurs. »

Au nom de quoi, le négateur nie-t-il ? Est-ce au nom d'une raison a priori ? Est-ce au nom des faits ?

L'œuvre du père Lagrange à Jérusalem, poursuivie par ses disciples, consiste à dire : Ce n'est pas au nom des faits, au nom des fouilles, que vous niez. Car nous avons montré que les faits, les fouilles, la connaissance approfondie des langues et des milieux ne contredit pas le témoignage. Votre négation n'est pas fondée sur la science, mais sur un axiome que vous croyez tiré de la raison et qui consiste à interdire d'avance le « miracle ».

Lagrange et Renan

Chez Renan, j'ai trouvé une « prophétie » annonçant le travail du père Lagrange :

« Les études critiques relatives aux origines du christianisme ne diront leur dernier mot que quand elles seront cultivées dans un esprit purement laïque et profane, selon la méthode des hellénistes, des arabisants [...] Jour et nuit, j'ai réfléchi à ces questions qui doivent être agitées sans autre préjugé que ceux qui constituent l'essence même de la raison. »

Le projet du père Lagrange était révolutionnaire. Pour les « intégristes » (qu'ils soient catholiques ou musulmans, l'Écriture est intouchable. Si l'on exerce l'esprit critique, on commet un sacrilège envers la Bible ou le Coran.

Il en allait autrement pour Lagrange. À ses yeux, « il ne pouvait pas y avoir davantage de science catholique de la Bible que de biologie marxiste des crapauds ». Le seul critère de vérité demeure la conformité avec l'expérience. Telle était l'idée que le Père appliqua toute sa vie, il disait l'avoir tirée de Lacordaire. Et il l'appelait parfois, dans le style Lacordaire, le *libéralisme*. Lorsqu'il posa la première pierre de l'École biblique de Jérusalem le 5 juin 1891, il enfouit dans le sol un fragment de la tunique du père Lacordaire.

Théologie et exégèse

Le premier motif de mon attachement à la méthode Lagrange, je l'ai dit.

J'avais une autre intention, plus importante. Je prévoyais que le rapport de la *théologie* avec l'*exégèse* allait changer profondément, dans le temps qui s'avance.

Pendant les vingt premiers siècles de son histoire, la théologie a fondé, nourri, contrôlé l'exégèse.

Dans les premiers temps de l'Église, c'était la parole, la doctrine, le martyre des apôtres et de leurs successeurs, c'est-à-dire le témoignage historique qui était le fondement de la foi, la preuve de la Bonne Nouvelle, le motif de la « conversion ». Les Pères de l'Église enseignaient la doctrine, en tant que « successeurs des apôtres » ; ils n'étaient plus proprement des témoins. Ils parlaient au nom de l'Église fondée par Jésus et par les apôtres. Saint Augustin lui-même écrivait : « Je ne croirais pas aux Évangiles, si l'autorité de l'Église ne m'y obligeait. »

On pourrait dire que, même chez les théologiens les plus soucieux d'être fidèles à la raison (tel saint Thomas d'Aquin), la foi précédait et fondait la raison. L'Écriture était tenue pour « inspirée de Dieu », garantie par la Vérité même.

On peut dire qu'en notre siècle (surtout après le concile), nous voyons le rapport de la théologie et de l'exégèse s'inverser. Désormais, et de plus en plus, l'exégèse contrôlera la théologie.

Lagrange suspecté

Si nous admettons que Dieu est vérité (non trompé et non trompeur), il est impensable que Dieu se contredise, lorsqu'il se fait connaître ; impensable que, s'il choisit deux voies pour se révéler, ces voies s'opposent l'une à l'autre.

L'histoire des pensées humaines en Occident présente pourtant des épisodes dramatiques de ce conflit cruel. Le plus célèbre est celui de la condamnation par l'Église de Galilée. Enseignant que la Terre n'est pas le centre immobile du monde, Galilée fut condamné par l'Inquisition comme hérétique en philosophie, suspect en théologie.

On verra dans cet ouvrage que le père Lagrange connut une légère épreuve comparable. Il fut censuré par le Vatican, alors qu'il avait raison.

Ce livre expose le conflit pathétique d'une conscience qui voit Dieu s'opposer à Dieu, la Parole divine à la parole humaine.

Le rôle de tout précurseur est ingrat : ceux qui sont en avance sur leur temps le paient par le sacrifice. Au regard de leurs contemporains, ce sont des extravagants : de fait, ils avancent hors des voies admises, ils heurtent l'opinion. Lorsque Newman quitta l'Église anglicane dont il était le leader pour se convertir à l'Église romaine, on le faisait passer pour le plus dangereux des convertis. Une aventure analogue arriva au père Lagrange. Ce livre la fera connaître dans tous ses détails.

Qu'on ne cherche pas, dans ce livre de souvenirs et de pensées, l'abondance. Je cherche à la fin de ma vie, comme Vauvenargues, la « beauté d'omission ». Je rature. Je cultive l'ellipse. Pour me punir d'avoir pendant ma longue vie trop noirci d'encre, je suis tenté par la concision. À la limite, par le silence, qui est le secret de toute parole. De même pour les jugements que je porte sur les personnes. Jean Rostand m'avait donné ce conseil : « La plus immense louange est vaine. Et, dans la plus mince, tient toute la gloire. » Et Valéry : « Entre deux mots, il faut choisir le moindre. »

Je préviens mon lecteur que, s'il fallait désigner le « genre littéraire » auquel ce livre-ci appartient, ce serait le genre (inconnu des Livres saints) qu'on nomme le *portrait*.

Dans sa seconde partie surtout, ce livre est un portrait. Il en a les inconvénients car un portrait, comme on le remarque dans les musées de peinture, est une osmose : le peintre s'y dévoile sans le savoir, tout en croyant ne capter que son modèle.

Le lecteur devra donc gommer dans cet écrit ce qui vient de l'auteur pour ne garder que la statue : le père Lagrange, seul. Lorsque j'ai tenté le *Portrait de Marthe Robin*, j'en avais soumis l'esquisse au juge de la NRF, Jean Paulhan, dont les arrêts sont irrévocables dans nos Lettres. Et Paulhan m'avait écrit : « Un portrait est bon, quand on voit l'homme, au lieu où l'essence et le destin coïncident. » L'idée de ce livre sur un homme (peut-être, demain, un « saint »), c'est de montrer la présence de l'éternité d'un être dans son existence temporelle ; j'appelle cette présence une destinée.

« Dieu a fait le monde, disait Joubert. Mais, quand il ne l'aurait pas fait, et qu'il n'aurait fait que des âmes ? Ce n'est pas l'auteur de tout, c'est le créateur des esprits, c'est le maître de nos destinées que nous sommes toujours surtout enclins et obligés d'adorer. »

Le père Lagrange en procès

Les « saints » sont les fidèles qui entrent, après leur mort, dans une communion éternelle avec Dieu : en ce sens initial, il est évident que tous les fidèles sont appelés à devenir des « saints ». – Quel est le nombre des « saints », nul ne le sait : le 1^{er} novembre, l'Église fête *tous les saints*.

Mais le mot *saint* est employé dans un sens restreint. Alors, on appelle *saint*, chez les catholiques un défunt, ayant cessé de choisir, qui est fixé à jamais en Dieu. Dès lors, après le jugement de l'Église, on doit non seulement le tenir pour un modèle exemplaire, mais pour un intercesseur ; c'est-à-dire un être que l'on peut prier.

Comment la communauté ecclésiale peut-elle être assurée qu'une pauvre personne pécheresse mérite cette gloire ? Et, si elle la mérite, est-il opportun de lui consacrer un culte ?

L'Église a souvent changé de méthode pour désigner les « intercesseurs ». Je n'ai pas à faire cette histoire. Disons que lorsqu'un personnage avait versé son sang pour la foi, qu'il était *martyr*, il était tenu pour saint.

L'évêque du diocèse porte une « sentence ». Il la transmet à la Congrégation des rites, qui siège à Rome. Rome décide en dernier ressort. J'ai dit que Rome, essentiellement lente et patiente, pouvait attendre plusieurs siècles avant de rendre son arrêt. Comme, dans l'ordre du mal, il n'est de méthode équitable pour condamner un coupable qu'un procès réglé par un « code pénal », les juges ecclésiastiques ont traité les candidats à la sainteté comme on traite les criminels. Mais le *procès en canonisation* est l'inverse d'un procès criminel : ici, on cherche à définir l'extrémité d'un mal ; là, on désire mettre en lumière l'extrémité du bien.

Antoine Guillaumont, membre de l'Institut, me signale une confidence du cardinal de Lubac qui vient de mourir : « Depuis le début de mes études de théologie, je n'avais cessé de me former dans des collections telles que la *Revue biblique* et les *Études bibliques*. Bien souvent, on m'a entendu dire que le pape devrait faire du père Lagrange un cardinal, et que ce geste aurait une haute portée symbolique et produirait un merveilleux effet de stimulant.

Jean-Paul II a fait davantage en introduisant cette cause.

Divisions de ce livre

Cet ouvrage se divise en deux parties. L'une est un *mémoire*, et l'autre un *mémorial*.

Dans le *mémoire*, je fais surtout parler les autres, ceux qui ont connu le père Lagrange, avant que je ne le rencontre : avant tout, celui qui le connaissait mieux que tout autre, *lui-même*, le père ayant cédé aux amis qui lui demandaient ses « confessions ».

Elle est vraie, la constatation de saint Augustin : « Je suis devenu une énigme pour moi-même. » « *Factus sum mihi magna quaestio.* »

La seconde partie de ce livre est l'histoire de nos entretiens, en France et en Palestine. Ces entretiens observent un ordre ascendant : ils vont de l'extérieur à l'intérieur, de l'intérieur au supérieur. Ils s'achèvent sur le problème de la « vie éternelle ».

Dans un dernier chapitre, j'ouvre des *perspectives* sur l'avenir, le XXI^e siècle, la réévangélisation.

J'ai choisi dans les écrits du père Lagrange, pour la placer au seuil de ce livre, comme un diamant qui l'annonce et le résume, une seule page.

« Il est un livre, d'une étendue médiocre, qui réunit dans ses pages tous les genres littéraires : histoire, poésie, législation, morale ; tantôt simple, tantôt riant, tantôt

sublime : il gémit, il soupire, il pleure ; il menace, il tonne, il supplie ; il exprime tous les sentiments de l'âme humaine, les plus familiers comme les plus rares mieux qu'aucun autre livre, et seul de tous les livres, il reflète les pensées de l'Esprit de Dieu. Il sait les charmes de la vie des champs, sous un ciel où la lumière colore toutes choses, il s'enivre de l'enthousiasme des guerriers, il tressaille sous le souffle de l'inspiration divine, il fléchit comme un coursier fatigué et abattu, ne pouvant soutenir l'élan qui l'entraîne, et si haut que soit son style, il avoue ne pouvoir décrire ce qu'il nous fait entrevoir. Il fut donné au monde au moment où Jésus-Christ, par son Incarnation, venait réaliser ses rêves, et il semble alors qu'il va se clore sur un passé dont rien ne devait égaler la tranquille beauté, lorsque saint Jean reçut l'ordre de regarder vers l'avenir, et de ne mettre le sceau à la révélation divine que sur les derniers temps du monde prédit, et sur le second avènement du Sauveur. »

Dans le moment actuel de l'histoire

Toute « Écriture » suppose un accord entre un appel et un hasard, une *instance*, dirais-je, et une *circonstance*. Cet ouvrage porte la teinte de ce qu'on a nommé le « conflit du Golfe ».

Ce fut l'affrontement sur cette planète de l'Orient et de l'Occident, comme au temps des croisades, ce fut (comme toute guerre) une guerre religieuse entre des hommes qui priaient le même Dieu. Et cela, dans ce désert où vivait Abraham, dans ce pays biblique où le père Lagrange travaillait.

L'Orient et l'Occident ont besoin l'un de l'autre pour s'accomplir. Hello l'a dit d'une magnifique manière ; j'applique ces mots au temps actuel : « Dans les moments les plus vulgaires de l'histoire humaine, l'Orient et l'Occident semble s'oublier. Dans les moments solennels de l'histoire humaine, l'Orient et l'Occident se regardent. Dans les moments décisifs, l'Orient et l'Occident se touchent. S'ils s'unissaient, l'Occident entrerait dans le repos, l'Orient dans le travail. »

Ce livre s'achève au moment où une évolution accélérée, plus imprévisible encore, se déroule en Russie où la foi orthodoxe du grand peuple russe retrouve sa liberté, où Leningrad a repris le nom de Saint-Pétersbourg, la ville de Pierre.

Certes, même en ces moments d'espérance suprême, le père Lagrange n'a pu prophétiser ce que nous voyons aujourd'hui s'accomplir. Mais il n'y a aucune ligne de ce livre, aucune parole de ces dialogues qui ne reflète l'ombre portée du passé sur cet avenir incertain qu'est le nôtre.



